



HAL
open science

Un sens au monde.

Pascal Clerc

► **To cite this version:**

Pascal Clerc. Un sens au monde. : Entre recherche et discours communs : quels modèles de lecture du monde en géographie?. 2005, non paginé. halshs-00140130

HAL Id: halshs-00140130

<https://shs.hal.science/halshs-00140130>

Submitted on 5 Apr 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Un sens au monde

Entre recherche et discours communs : quels modèles de lecture du monde en géographie ?

« Un jour exista où un homme, des êtres humains debout sur leurs jambes, détournèrent leurs regards de ce qui était proche, de ce qui leur était existentiel, et regardèrent au loin, fixant l'horizon, se demandant ce qu'il y avait au-delà de leurs terrains de chasse ; où se terminait cette terre qui les portait, leur procurant l'eau, le bois, la nourriture ? Interrogation qui les conduisit à une question : où sommes nous ? Et à toutes les tentatives qui en découlèrent pour se situer dans un monde dont ils ne connaissaient rien, ni les limites, ni les contours, ni le contenu, hormis ce qui les environnait.

Ainsi naquit la curiosité géographique et débuta l'histoire de la géographie. »

Philippe Pinchemel *L'aventure géographique de la terre, 1992*

« Autour du lieu, où j'éprouve en cet instant mon enracinement dans le cosmos, je connais ou imagine tous les autres, en zones concentriques ; les plus proches et familiers ; les lointains et étranges ; ceux que j'ignore et dont je ne puis savoir s'ils sont plaisants ou effroyables ; ceux enfin que mon désir ou ma crainte livrent aux puissances fantastiques. »

Paul Zumthor, *La mesure du monde, 1993.*

Il est deux manières d'aborder la géographie : comme un corps de savoirs constitués relatifs à la surface terrestre ou comme une interrogation des hommes sur leur environnement proche et lointain. La première manière est la plus répandue ; c'est elle aussi qui structure les représentations communes de cette science sociale. La seconde qui renvoie à « une intelligence quotidienne du monde, (...) une manière d'être dans l'espace et une façon de le penser »¹ est pourtant, malgré sa marginalité, fondatrice : les savoirs géographiques sont élaborés et repris sans cesse en réponse aux questionnements existentiels des sociétés. En retour, ces savoirs structurent la façon dont les sociétés pensent le monde.

C'est dans cet intervalle et cette relation que se situe le propos qui suit. Les savoirs constitués sur le monde mondialisé seront envisagés comme de grands modèles de lecture plus ou moins

¹ BESSE, J.-M. (2003) *Face au monde. Atlas, jardins, géoramas*. Paris : Desclée de Brouwer, p.8.

explicites, souvent moins que plus, construits dans des contextes historiques, sociaux, culturels et idéologiques déterminés, et produisant des visions du monde.

Les interrogations relatives à la totalité terrestre débutent sans doute au V^e siècle avant J-C avec Anaximandre de Milet, lorsque la Terre est envisagée comme une sphère et, plus précisément encore, avec Ératosthène (276-194 av. J-C) qui propose une première évaluation de la circonférence de la sphère². Dès lors, la question de la relation de celle-ci avec le Monde – l'oekoumène des Grecs – est posée ; plus précisément la question de l'habitabilité de la Terre est posée. Peut-on vivre dans les régions froides et « torrides » ? Est-ce que les régions tempérées antipodes sont habitées ?

À partir de la Renaissance, en rupture avec les représentations anciennes³, la Terre et le Monde se confondent, attestant ainsi l'habitabilité de la totalité terrestre. Les interrogations se décalent alors vers les différences existant entre les groupes humains de chaque continent ; la division de l'humanité en races en découle.

En tirant le fil jusqu'à la période contemporaine, on se rend compte que si, avec une connaissance plus complète du monde, les questions se sont renouvelées, elles concernent toujours ce besoin essentiel de situer l'Autre et de se situer *par rapport* à l'Autre. « Le rapport à l'Autre constitue l'un des problèmes fondamentaux de toute société humaine organisée. Pour se définir elle-même, elle a besoin de se construire ou de se trouver une extériorité, un étranger. »⁴ Cette quête identitaire concerne le champ des idéologies (capitaliste ou socialiste), de l'économie (pauvres ou riches) et de l'anthropologie (appartenances culturelles et civilisationnelles).

Pour répondre à ces questions existentielles, les sciences dites « exactes » et les sciences sociales proposent de grands modèles interprétatifs. Strabon, par exemple, dans sa *Géographie*, divise la terre en cinq zones et en deux hémisphères. C'est dans le cadre de ce modèle zonal que les questions des Anciens prennent un sens : les zones permettent de séparer le monde habité, situé par Ératosthène dans la zone tempérée boréale, du monde inhabité (jugé trop froid ou trop chaud) des zones glaciales et torride.

Toutes les représentations actuelles et passées de la totalité terrestre reposent donc sur un principe organisateur privilégié au sein duquel viennent s'inscrire les modalités de saisie du monde ; un principe révélateur des questionnements, des valeurs, des inquiétudes d'un temps, un principe qui construit le monde tout autant qu'il en rend compte.

² Voir notamment AUJAC, G. (1974) L'image du globe terrestre dans la Grèce ancienne. *Revue d'histoire des sciences*, XXVII/3, p.194-210.

³ Une analyse intéressante de cette rupture dans BESSE, J-M. (2003) *Les grandeurs de la terre. Aspects du savoir géographique à la Renaissance*. Lyon : ENS Éditions, chapitre 1.

⁴ LAÏDI, Z. (2001, nouvelle édition) *Un monde privé de sens*. Paris : Hachette, p.136.

Cependant, la lecture du monde s'opère rarement par le biais d'un principe unique et pur. Deux figures semblent éclairantes : celles de la superposition et du tuilage. Les représentations du monde actuel superposent la presque totalité des modèles et, dans le domaine scolaire notamment, les divisions zonale et continentale servent de substrat à l'ensemble des représentations contemporaines. Le tuilage permet d'envisager le passage progressif d'un modèle à un autre autour de quelques éléments hérités.

Quels sont les modèles qui structurent la vision du monde contemporain ? Ou bien, pour poser la question autrement, quels modèles sont les plus sollicités à la fois dans les médias, l'enseignement et la recherche ? En s'appuyant sur les travaux de M-F. Durand, J. Lévy et D. Retailé⁵, on peut les classer en deux familles ordonnées par deux types de relations :

-Les modèles qui appréhendent le Monde comme « un champ de force »⁶. D'abord le modèle dit « des blocs » ou Ouest-Est qui, malgré son obsolescence, continue à régler, de manière diffuse, la pensée des « Occidentaux » sur l'Europe Orientale, la Russie et les ex-républiques soviétiques ; ensuite le modèle huntingtonien du « choc des civilisations », utilisé en permanence, essentiellement par les médias, pour donner sens à des conflits pourtant de natures très diverses.⁷

-Les modèles réticulaires fondés sur la transaction constituent l'autre famille. Ceux-ci – essentiellement économiques – se caractérisent par des flux dissymétriques qui hiérarchisent les lieux du monde. Le modèle Nord-Sud en est la mise en forme la plus rudimentaire et sans doute la plus efficace. Dans le même esprit, mais avec plus de complexité, divers modèles de type « centre-périphérie » sont mobilisés, que ce soit le « Système Monde » ou les « villes globales ».

Après la seconde guerre mondiale, pour la première fois sans doute, les parties du monde qui sont représentées sur les cartes ne prennent sens que les unes par rapport aux autres : les deux ensembles idéologiques et économiques de la Guerre Froide se définissent en opposition. C'est un moment important du processus de mondialisation.

Ces deux ensembles apparaissent peu à peu par le biais d'un jeu complexe de faits et de mots : les faits vont susciter des discours et, en retour, ceux-ci vont donner une lecture aux faits en les inscrivant dans un champ de pertinence. Le modèle qui se construit peu à peu structure la pensée

⁵ DURAND, M-F., LÉVY, J. et RETAILÉ, D. (1992) *Le Monde. Espaces et systèmes*. Paris : PFNSP et Dalloz.

⁶ DURAND, M-F., LÉVY, J. et RETAILÉ, D. (op. cit.) p.19.

⁷ Dans ces deux cas, la théorie dite « réaliste » des relations internationales semble une autre référence intéressante : des États ou des ensembles d'États sont les moteurs des conflits. Voir notamment ROCHE, J-J. (2044, 5^{ème} édition) *Théorie des relations internationales*. Paris : Montchrestien.

du monde et – à l’instar d’une prophétie auto-réalisatrice – endure la division. La géographie, parmi d’autres sciences et peut-être plus que d’autres, atteste cette mise en forme binaire du monde : deux « blocs » sont cartographiés. Ils sont organisés autour de deux « superpuissances » nettement séparées, en Europe, par un « rideau de fer ».

Le modèle Nord-Sud procède de la même logique duale. L’expression éponyme apparaît au cours des années 1970 et la terminologie s’enrichit ensuite de nouvelles formules – « les Nord(s) » et « les Sud(s) » – sans que la logique binaire du modèle soit démentie. En géographie, une réflexion plus complexe sert de base au modèle Nord-Sud. Elle est conduite par Yves Lacoste⁸ qui utilise le concept de développement en réaction notamment aux usages déterministes des explications de la pauvreté par le modèle zonal. La notion de développement est construite relativement à des critères qui permettent de situer des États sur une échelle. Comme le note Bernard Bret, « tout pays apparaîtra sous-développé par rapport à ceux qui le devancent... et développé par rapport à ceux qui le suivent. »⁹ Le glissement terminologique vers « Nord-Sud » réduit la complexité de l’espace mondial et les nuances de la notion de développement, avec une séparation du monde en deux parties.

La limite Nord-Sud est une référence obsédante de la saisie du monde. Depuis les années 1970, elle figure sur nombre de planisphères que ce soit dans les domaines scolaire, scientifique ou médiatique. Prenons cette limite au sérieux et examinons son actuel tracé. Elle suit la bordure sud de l’Europe à travers la Mer Méditerranée avant, sur certains tracés, d’effectuer un spectaculaire crochet afin d’intégrer Israël au Nord ; par le Bosphore, elle isole ensuite la Turquie dite d’Europe, rejoint par la Mer Noire la frontière sud de la Russie qu’elle suit jusqu’à l’Océan Pacifique ; elle plonge ensuite vers le sud pour séparer le Japon de ses voisins avant de rejoindre la côte Pacifique des États-Unis et longer la frontière avec le Mexique ; en général, un fragment de Nord est découpée dans l’hémisphère sud pour prendre en compte l’Australie et la Nouvelle-Zélande. Il est aisé de montrer l’invalidité de cette limite ; l’usage de quelques indicateurs analytiques ou synthétiques, économiques, démographiques ou sociaux suffit à brouiller la vision d’un monde divisé en deux ensembles d’États. Si cette référence dépassée (mais fut-elle jamais pertinente ?) persiste, c’est sans doute qu’elle donne un sens aisément saisissable au monde : chaque État appartient soit au Nord, soit au Sud.

⁸ Dans LACOSTE, Y. (1959) *Les pays sous-développés*. Paris : Que sais-je ? et (1965) *Géographie du sous-développement*. Paris : PUF.

⁹ BRET, B. (1995) *Le Tiers-Monde. Croissance, développement, Inégalités*. Paris : Ellipses, p.21.

Un troisième modèle pourrait figurer dans cette famille. La même simplicité, la même évidence se retrouve dans la théorie du « choc des civilisations » de Samuel Huntington¹⁰. Pourtant, il n'en est apparemment rien : si cette théorie repose sur un principe simple, peut-être même simpliste, elle peut sembler relativement complexe quant aux nombres d'espaces qu'elle découpe dans le monde et par conséquent quant aux interactions possibles. Si l'on n'envisage que des conflits opposant deux civilisations, un simple calcul (en se fondant sur l'existence de neuf civilisations)¹¹ permet de recenser trente-six types de conflits possibles. Cette représentation du monde est-elle trop foisonnante pour être efficace ? Toujours est-il que Samuel Huntington opère successivement diverses réductions de la complexité en notant d'abord que :

c'est la division prépondérante entre l'Occident et le reste du monde qui prédomine, les affrontements les plus intenses ayant lieu entre les musulmans et les sociétés asiatiques, d'un côté, et l'Occident de l'autre. Les chocs dangereux à l'avenir risquent de venir de l'interaction de l'arrogance occidentale, de l'intolérance islamique et de l'affirmation de soi chinoise.¹²

Dans un étonnant scénario de géopolitique-fiction, il va ensuite un peu plus loin en évoquant un éventuel conflit opposant « vraisemblablement des musulmans d'un côté et des non-musulmans de l'autre. »¹³ Le nombre de conflits possibles s'est considérablement réduit et le monde peut de nouveau être pensé simplement. La tragédie du 11 septembre 2001 achèvera la réduction à un modèle binaire avec la *construction* d'un conflit entre la civilisation occidentale et la civilisation musulmane.

À ces trois modèles, on peut opposer une série de lectures plus complexes. En 1981, Alain Reynaud propose dans *Société, espace et justice*, une approche systémique du monde. Cet ouvrage pionnier, tant par son objet que par sa démarche, s'appuie sur la pensée structuraliste et sur la théorie générale des systèmes. Alain Reynaud peut ainsi penser le monde comme un espace complexe de relations entre des centres et des périphéries. Le modèle centre-périphérie reproduit en première analyse le monde binaire de la division Nord-Sud mais, et c'est l'apport majeur d'Alain Reynaud, la réflexion théorique sur les modes de relations existant entre centres et

¹⁰ Cette théorie est d'abord présentée sous forme d'un article « The Clash of Civilizations ? » publié en 1993 dans la revue *Foreign Affairs* ; en 1996, S. Huntington développe ses idées dans *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*, traduit en français l'année suivante.

¹¹ Huntington hésite quant au nombre de civilisations : neuf sur la carte, sept dans une partie du texte, huit dans d'autres parties. Il a des doutes sur l'existence d'une civilisation africaine, rattache parfois la civilisation orthodoxe à la civilisation occidentale et oublie dans le texte la civilisation bouddhiste pourtant mentionnée sur la carte. Il faut dire que ses préoccupations sont ailleurs.

¹² HUNTINGTON, S. (2000 pour l'édition de poche) *Le choc des civilisations*. Paris : Odile Jacob, p.265.

¹³ HUNTINGTON, S. (op. cit.) p.471.

périphérie lui permet de distinguer des types des centres (dominants, hypertrophiés, autonomes...) et de périphéries (dominées, délaissées, exploitées...), ainsi que des évolutions possibles selon que les rétroactions soient positives ou négatives. La représentation proposée par Alain Reynaud hiérarchise les centres (trois niveaux) et y distingue des États en fonction du solde des mouvements de capitaux ; les périphéries sont divisées en quatre ensembles auxquels il faut ajouter des « angles morts ».

Dans une perspective voisine, Olivier Dollfus présente en 1984 ses premières réflexions sur le Système Monde¹⁴ (avec des majuscules et sans trait d'union pour cette première version) dans le cadre du colloque *Géopoint* organisé par le groupe Dupont sur le thème *Systèmes et localisations*. Il définit son objet comme « la trame des flux nés des relations entre États, firmes et cultures et s'exprim[ant] par les interactions nouées entre les différentes parties de l'humanité. »¹⁵ Dans des articles ultérieurs¹⁶, il n'aura de cesse de préciser la réflexion sans en abandonner les prémices : celles d'éléments (selon les textes : des États, des régions du monde, des entreprises, des villes... ou tout à la fois) en relation qui constituent un ensemble en réorganisation permanente. Certains de ces éléments sont déterminants, ils « mènent le monde »¹⁷. Ce sont les centres qui constituent la triade (ou oligopole mondial). Il y distingue aussi certaines villes avec le concept d'« archipel mégapolitain mondial » (AMM)¹⁸ dont on retrouve les logiques dans les travaux de Pierre Veltz¹⁹ ou de Saskia Sassen²⁰.

Ces divers modèles de lecture du monde sont en permanence sollicités. Lorsqu'un hebdomadaire se demande « Qui seront demain les nouveaux maîtres du monde ? »²¹, il aboutit à un inventaire hétéroclite qui associe des États (la Chine, l'Inde ou les États-Unis), des firmes multinationales, les producteurs de pétrole, les mafias, des médias ou encore les islamistes. Derrière ce fatras, les journalistes activent des modèles d'inspirations diverses allant de la théorie réaliste des relations internationales à des références du champ économique en passant par une lecture anthropologique.

¹⁴ DOLLFUS, O. (1984) *Le Système Monde : proposition pour une étude de géographie*. Géopoint 84, p. 231-239.

¹⁵ DOLLFUS, O. (1984) (op. cit.) p. 231

¹⁶ Notamment : (1987) Ainsi va le monde : hypothèses sur le système mondial. *L'Espace Géographique*, n°2, p.129-133 ; (1990) Le système Monde. *L'Information Géographique*, n°54, p.45-52 ; (1990) *Le Système Monde*. Dans Brunet, R. (dir.) Mondes nouveaux. Géographie Universelle. Paris : Hachette / Reclus. p.274-529 ; (1997) *La mondialisation*. Paris : Presses de sciences Po.

¹⁷ DOLLFUS, O. (1987) (op. cit.) p.130.

¹⁸ DOLLFUS, O. (1997) (op. cit.) p.25.

¹⁹ VELTZ, P. (1996) *Mondialisation villes et territoires. L'économie d'archipel*. Paris : PUF.

²⁰ SASSEN, S. (2001) *The global city : New York, London, Tokyo*. Princeton and Oxford : Princeton University Press.

²¹ *Marianne*, n°391 (du 16 au 22 octobre 2004)

Dans le domaine scolaire, de la même manière, les modèles de lecture du monde structurent les discours que ce soit au niveau le plus large (l'architecture d'ensemble des programmes) ou le plus étroit (les chapitres des manuels et les questions de cours). La superposition des modèles y est patente : le modèle étatique des relations internationales est encore utilisé²², sur le fond naturaliste des approches zonale et continentale, et associé à des approches plus systémiques du monde.

Ces références théoriques sont en général implicites et les modèles sont rarement définis comme tels. Ils servent de toile de fond au discours, comme une naturalité du monde. À l'instar des frontières de l'Europe, la limite Nord-Sud, le système du monde ou les civilisations *existent*. Cet implicite naturaliste découle en grande partie d'une tradition géographique fondamentalement réaliste²³ : le géographe est celui qui rend compte du monde, qui le révèle plus qu'il ne construit un discours. Le savoir géographique peut être utilisé pour faire acte d'autorité²⁴. Pour le moins, il interdit la critique. Lorsque Olivier Dollfus écrit que « le système mondial existe »²⁵, il le conçoit comme un donné extérieur à l'observateur, une réalité qui donc ne se discute pas. Dans le cadre scolaire, à de rares exceptions près, cette tendance est exacerbée.

Ce n'est parfois qu'*a posteriori*, lorsque le monde est orphelin d'un sens, qu'un modèle peut être perçu comme tel. Le modèle des « blocs » en fournit une illustration. La prise de conscience est liée à la disparition assez brutale d'une des « superpuissances ». En novembre 1991, alors que l'URSS vit ses derniers instants, une note de service du Ministère de l'Éducation Nationale²⁶ prévoit des allègements pour le baccalauréat à venir notamment « pour tenir compte des évolutions récentes en Union Soviétique ». Ainsi le partie « Est-ouest : la bipolarisation » ne peut plus donner lieu à aucun sujet en géographie : ce qui était alors jusque-là l'un des principes les plus structurants des programmes scolaires, à la fois en histoire contemporaine et dans l'étude de la géographie du monde, est balayé brutalement. Les acteurs du champ scolaire, sous la pression du changement en cours, quelque peu oublieux d'une histoire très récente et réfutant sans vergogne les discours précédents, installent bien vite la Russie nouvelle aux côtés des États et régions dits « en développement » (Chine, Inde, Afrique, Amérique Latine) au sein de la partie

²² Voir notamment RETAILLÉ, D. (1997) *Le monde du géographe*. Paris : Presses de Sciences po, variation 3 ; CLERC, P. (2000) *L'État pour penser le monde. Dans Enseigner l'État*. IREHG/IUFM de Lyon.

²³ L'analyse la plus complète en ce domaine est celle d'ORAIN, O. (2003) *Le plain-pied du monde. Postures épistémologiques et pratiques d'écriture dans la géographie française au XX^e siècle*. Thèse : Paris I Panthéon-Sorbonne.

²⁴ Pour définir les limites des continents notamment. Voir CLERC, P. Turquie : la géographie-prétexte. *Le Monde* du 19 novembre 2002.

²⁵ DOLLFUS, O. (1987) (op. cit.) p.129. Cette conception très réaliste évolue ensuite vers une approche plus constructiviste.

²⁶ note n°91-296

consacrée aux grands problèmes mondiaux. La « superpuissance » n'était-elle qu'un colosse aux pieds d'argile ?

Les interrogations suscitées par cette reconfiguration rapide éclairent une rhétorique soigneusement construite, celle d'un équilibre entre les superpuissances²⁷. Souvent, dans les programmes et les manuels scolaires comme dans les ouvrages scientifiques, la présentation des États-Unis et de l'URSS est conduite de manière symétrique. Souci de mise à distance du politique ? Peut-être. Toujours est-il que des générations d'élèves, d'étudiants et nombre d'enseignants ont pensé le monde binaire comme celui d'une division équilibrée entre deux ensembles.

Sur un autre registre, la critique d'un modèle peut en devenir un révélateur, ce que Ian Hacking appelle « un constructionnisme de dévoilement »²⁸. La réception des travaux de Samuel Huntington relatifs au « choc des civilisations » furent l'occasion d'un travail de déconstruction tant du concept de civilisation comme enveloppe la plus large des sociétés que de la vision conflictuelle qui y est associée. Néanmoins, cet exercice salutaire ne dépasse guère les milieux intellectuels ; les médias, avides d'explications immédiates, et la sphère scolaire, soucieuse de paraître en prise avec le monde, ont parfois adopté sans distance le propos du professeur d'Harvard.

Immédiatement après les attentats de New York et Washington, nombre de médias ont utilisé le « choc des civilisations » comme nouveau paradigme explicatif du monde. Pour donner sens à l'événement, pour le cadrer et au-delà de l'atrocité, lui donner une forme de rationalité, pour le penser simplement, la proposition d'un conflit entre Islam et Occident (au sens huntingtonien de « civilisation occidentale ») semblait relever de l'évidence. C'est à celle-ci que Jacques Derrida tenta de résister en proposant, puis en se donnant, le temps de la réflexion²⁹ ; il ne fut ni entendu, ni compris. La puissance médiatique n'est pas seule en cause, l'efficacité du modèle est à prendre en compte et celui d'Huntington l'est tout particulièrement.

Comme les modèles des « blocs » et Nord-Sud, celui d'Huntington est binaire. Tous permettent, en allant au plus simple, de situer l'autre : capitaliste ou communiste, riche ou pauvre, occidental ou musulman. La méthode est frustrante mais efficace. Depuis la fin de la Seconde Guerre Mondiale, ce sont ces modèles qui en priorité ont permis de se saisir du monde.

²⁷ Z. LAÏDI (2001) parle du « pouvoir égalisateur du sens » p.42.

²⁸ HACKING, I. (2001) *Entre science et réalité. La construction sociale de quoi ?* Paris : La découverte. p.38.

²⁹ Dans un livre d'entretiens réalisé avec la journaliste Giovanna Borradori et Jürgen Habermas : (2004) *Le « concept » du 11 septembre*. Paris : Galilée.

On opposera à l'efficacité des modèles binaires la complexité et l'exigence des approches systémiques avec un exemple unique mais significatif. En septembre 1989, un nouveau programme de géographie entre en application dans les classes terminales des lycées, qui s'inspire largement des travaux d'Olivier Dollfus sur le Système Monde³⁰. Dès sa publication, il est contesté ; qualifié de programme de « sciences po », il est jugé abstrait et complexe. Sans que jamais la pertinence du modèle de référence soit mise en cause, la corporation l'estime inadapté aux élèves de terminale. De tous côtés, collectifs et associations réclament une simplification. Après une quarantaine d'années de fréquentation de lectures binaires du monde, l'appréhension de la complexité semble difficile à envisager³¹.

Pascal CLERC

IUFM Aix-Marseille

E.H.GO (Épistémologie et Histoire de la Géographie)

UMR 8504 Géographie-Cités

³⁰ Pour la chronologie de cet épisode et une approche plus détaillée, voir CLERC, P. (2002) *La culture scolaire en géographie. Le monde dans la classe*. Rennes : PUR.

³¹ Les moyens nous en sont pourtant donnés ; on se référera par exemple à l'atlas de DURAND, M-F. et al. (2004, 2^{ème} édition) *L'espace mondial en 50 cartes*. Paris : Presses de Sciences Po.